

# Un mythe de fondation : le mythe de l'antilope

Populations de l'Est et du Sud tchadien

**Marie-José Tubiana**

L'excès, qu'il soit d'ordre économique, social ou politique, est généralement condamné par la société et cette condamnation apparaît implicitement ou explicitement à travers les contes, légendes et mythes qui se transmettent d'une génération à l'autre. Avec le mythe de l'antilope dont nous analysons quelques versions nous sommes en présence, dans un premier temps, des abus intolérables d'un chef et de la délivrance de cet asservissement, dans un deuxième temps, de la fondation d'un nouveau groupe social.

Au cours de notre premier séjour chez les Zaghawa, en 1956-1957, nous avons recueilli, Joseph Tubiana et moi-même, de la bouche de quatre informateurs divers récits du mythe de l'antilope qui s'est révélé être le mythe d'origine des Arabes Zaghawa, et aussi d'un groupe de Zaghawa appelé les Djumbo Dirong, tantôt distingués tantôt englobés dans la dénomination « Arabes Zaghawa ». Les Arabes Zaghawa vivent aujourd'hui principalement dans le district d'Oum Hadjer, dans la région du djebel Djumbo, à environ 300 km des montagnes du Kabka. Ce sont des pasteurs qui partagent le genre de vie des nomades Mahamid et Missiriyé. Ce sont ces nomades Mahamid ou Missiriyé dont l'unique langue est l'arabe qui les ont désignés aussi (sans doute avec d'autres migrants) sous le nom péjoratif de « Ratanine », ceux qui parlent la *rotana* (de l'arabe *rutana*, langue étrangère), c'est-à-dire en fait des gens qui parlent une langue qui n'est pas l'arabe. Les descendants du sultan Tarding parlaient sans aucun doute le *beRi a*. L'appellation Ratanine a été retenue par l'administration coloniale (Hugot 1997 : 13-18).

Nous avons publié une version de ce mythe de l'antilope sous le titre « Histoire merveilleuse du sultan Tarding » (1961 : 163-65 et 199) et j'ai par la suite analysé les quatre récits dans un article paru en 1989. Il ressort de ces différents récits qu'un chef des Zaghawa Kabka, nommé Tarding, attesté dans la généalogie des sultans Kabka où il figure comme le sixième chef descendant de l'ancêtre fondateur (ce qui le situe vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle), est connu comme un chef despotique. Un récit souligne parmi ses excès sa capitalisation abusive des épouses, parfois contre leur gré (« chaque fois que le sultan entendait dire d'une fille du Kabka qu'elle était belle, il l'épousait ; il envoyait des gens la chercher et, si elle refusait, il l'épousait de force »). Le récit insiste sur la transgression de plusieurs interdits notamment celui d'épouser une fille de force et celui d'épouser la fille de sa propre femme, née d'un autre père.

Tous les récits mentionnent la manière dont il cherchait à se distinguer des autres : la monture habituelle d'un chef étant le cheval, lui se devait de monter un animal différent et plus rapide : une antilope. Il est trois fois question de *tetel*, nom arabe (*kurbaRi* en *beRi a*) qui désigne aussi bien l'antilope damalisque que l'antilope bubale<sup>1</sup> ; un récit parle, sans doute à tort, d'un oryx (*wahš* en arabe, *bei* en *beRi a*). Selon une information orale d'Hubert Gillet, l'antilope damalisque est un animal migrateur qui vit en zone sahélienne ; on le trouve au nord d'Abbéché donc dans la zone à laquelle le mythe fait référence, et l'antilope bubale est un animal sédentaire qui vit dans la zone soudanienne, mais qui a pu remonter plus au nord dans les temps anciens. Ces grandes antilopes sont des bêtes lourdes (120 à 180 kg) et puissantes (Keyser 1955, et Haltenorth & Diller 1985).

Dans nos récits, il s'agit d'une jeune bête capturée et élevée en captivité, nourrie au lait et au mil comme les chevaux de prix. Tous les mois, le sultan faisait tuer deux bœufs dont les peaux servaient à faire les courroies qui le maintenaient sur sa monture. Puis toute la famille du sultan – ou la famille et les sujets selon les récits – était astreinte à faire un cercle afin que lui, le chef, puisse galoper dans un espace clos. Un récit indique, dans les quatre directions cardinales, la proche

<sup>1</sup> Dans la vie courante cependant, on distingue le *tetel azrak* « noir » qui est l'antilope damalisque dont le pelage est sombre et le *tetel abiod* « blanc » qui est l'antilope bubale dont le pelage est clair (information H. Gillet).

famille du sultan : masculins et féminins, consanguins et alliés. Un autre fait intervenir les sujets et les princes : au nord les gens du commun, à l'est les frères germains du sultan, au sud ses demi-frères, et à l'ouest ses cousins paternels. Apparemment, dans ce deuxième cas, aucune femme ne contribue à former cette étrange « zériba ». Aucune mention spéciale pour les neveux utérins qui sont les hommes de confiance du chef. Peut-être sont-ils dispensés de cette tâche astreignante et même humiliante ? On touche là aux limites de l'information fournie par le mythe.

Pendant deux ans Tarding galope ainsi, faisant régner sa tyrannie, puis c'est le drame : ses frères (deux récits) ou ses demi-frères (un récit), ou ses cousins paternels (un récit) – dans tous les cas des parents paternels susceptibles de prendre le pouvoir – complotent contre lui en vue de faire cesser cet asservissement. On nous dit qu'ils prennent place à l'ouest, ou bien qu'ils se mettent à leur place habituelle qui est l'ouest, et qui est en fait le seul endroit dégagé dans ces montagnes. Lorsque le sultan, chevauchant son extraordinaire monture, passe devant eux, ils ouvrent un passage par lequel l'antilope s'enfuit emportant le sultan ligoté sur son dos.

Deux chapitres succèdent au récit de cette fuite. Un premier chapitre concerne la suite logique de la délivrance : la prise du pouvoir par un autre groupe ou un autre personnage. Elle est narrée avec précision dans un récit : les cousins paternels se rendent au palais, s'emparent des timbales royales, insignes du pouvoir, et les remettent à un demi-frère du disparu. Un second chapitre raconte la fondation d'un nouveau groupe ethnique auquel le groupe libéré de son tyran se sent apparenté. Cette fondation est relatée par les quatre récits : l'antilope épuisée meurt, le sultan toujours attaché sur son dos. Il est découvert par des bergers arabes qui le détachent, le ramènent au village et lui donnent en mariage une de leurs filles. Leur union donne naissance aux « Arabes Zaghawa ». Ainsi le sultan détesté survit dans sa descendance.

Quant à la monture, morte d'épuisement, elle survit également dans l'interdit de ceux qui l'ont utilisée pour leurs desseins. Le *retel* (*kurbaRi* en *beRi a*) est désormais l'interdit du clan royal des Zaghawa Kabka, le clan des Bigi. Ils ne le chassent ni ne le mangent, en signe de reconnaissance pour les avoir délivrés de la tyrannie de Tarding. Le *retel*

est aussi l'interdit d'autres clans royaux et en particulier de tous ceux qui possèdent des timbales de cuivre. Mais ceci est un autre sujet.

Nous avons retrouvé le mythe de l'antilope chez les Dadjo, population dont une partie vit au Soudan et une autre au Tchad, en plusieurs îlots le long du 12° de latitude nord (les Zaghawa dont il a été question vivant autour du 16°). Deux récits rapportent l'histoire légendaire du sultan Omar Kissi-Furogé ou du sultan Ahmat al-Dadj, qui est tantôt considéré comme le dernier sultan dadjo du Dar For tantôt comme le premier sultan du Dar Sila. On situe son règne à la fin du XV<sup>e</sup> ou au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le premier de ces récits a été collecté en 1931, au Soudan, par un fonctionnaire anglais auprès d'informateurs dadjo du sud Dar For (MacIntosh 1931) ; le deuxième a été recueilli par Jean-Pierre Magnant en 1986 auprès d'un informateur dadjo vivant à Mongo, au Tchad. Dans ces deux récits, les exigences du sultan et sa tyrannie sont décrites avec un luxe de détails. Dans le premier en ces termes :

« Lorsque le tribut en grains lui était apporté, il faisait renverser les grains sur le sable et obligeait ensuite les contribuables à les trier. Des hommes faisaient la chaîne sur une distance d'environ un kilomètre et demi (de la montagne où il résidait jusqu'au puits) pour abreuver son cheval. C'était un homme, baissé ou couché, qui servait d'entrave à ce cheval, qu'un autre homme devait tenir jour et nuit. Il fit déplacer une montagne d'une quarantaine de kilomètres»...

et le deuxième récit apporte une précision supplémentaire :

« Le sultan commandait à quatre-vingt-dix-neuf montagnes (sur lesquelles vivaient les Dadjo). Un jour il exigea que tous les Dadjo partent à la recherche d'une autre montagne pour qu'il puisse commander à cent montagnes. Il leur fit creuser le Djebel Kardus (montagne au sud-est de Nyala) afin qu'ils l'amènent rejoindre les autres montagnes. Ils ont creusé pendant plus de vingt ans et les gens moururent en grand nombre ».

Ces excès deviennent insupportables. Alors interviennent les anciens (premier récit), ou bien une vieille femme (second récit). Ce sont les anciens qui suggèrent au sultan de prendre pour monture une antilope (*tetel*, « tiang » en anglais), pour se distinguer de ses sujets qui montaient à cheval. C'est une vieille femme qui, voulant aider les gens à se débarrasser de lui, va voir le sultan et lui dit :

« Tu montes un cheval, mais tous les hommes peuvent le faire ; tu manges chez toi, mais les pauvres aussi mangent chez eux ; tu dors dans une maison et les autres hommes en font autant. Fais quelque chose que les autres hommes n'ont jamais fait, où que ce soit ».

Elle lui proposa de faire capturer un *tetel* (le nom de l'animal n'a pas été noté en langue dadjo), de le monter et d'aller ainsi rendre visite au chantier où l'on travaillait à transporter la montagne. Une antilope fut capturée, le sultan monta dessus. On l'attacha bien et on lâcha l'animal qui partit en brousse. Le premier récit précise :

« cela se passait devant une grande assemblée du peuple, autour du djebel Kilwa. La bête s'engagea sur une pente sableuse et l'emporta vers l'ouest ».

Mais alors que dans le mythe zaghawa le sultan Tarding survit à cette chevauchée, et par mariage fonde un nouveau groupe ethnique, dans le mythe dadjo le sultan ne survit pas à cette équipée. Il n'est pas pour autant abandonné par son peuple. Selon le premier récit, une partie de ses sujets le suivirent (sans préciser lesquels) et des groupes se fixèrent en divers lieux du parcours : ceux où ses vêtements ou sa chair restaient accrochés aux épines. La capitale nouvelle, avec un nouveau sultan, s'installa à l'endroit où le *tetel* tomba mort à côté de la tête du sultan. Cette dispersion des Dadjo le long du douzième parallèle, de l'est à l'ouest, sur plus de mille kilomètres, correspond à la réalité du peuplement actuel. On ne sait pas si le peuple – ou le clan – délivré de son tyran par l'antilope, prit alors cet animal pour interdit, en souvenir du service rendu.

Un passage du mythe de l'antilope recueilli chez les Zaghawa et les Dadjo, celui qui narre la fondation d'un ou plusieurs groupes nouveaux, se retrouve dans d'autres régions du Tchad, et en particulier en pays sara. Dans les brèves notations de Jean-Pierre Magnant (1987 : 194-195), il n'est pas fait état de la tyrannie du chef, de ses excès et du souhait des hommes de son clan ou de son pays de s'en débarrasser en employant le stratagème de lui proposer une antilope pour monture, mais simplement de l'arrivée d'un prince sur une antilope et de la création de nouvelles chefferies. L'antilope dont il s'agit est l'antilope-cheval, c'est à dire l'hippotragus, une autre espèce d'antilope, plus grosse que les antilopes bubale et damalisque.

Le schéma semble être partout le même : le fils d'un roi lointain (?), cavalier émérite, a reçu en cadeau de son père une antilope-cheval, laquelle, non-appriivoisée, entraîne le jeune homme dans une course folle qui le conduit loin de chez lui, en pays sara. Là, sa sagesse et ses largesses le font accueillir par un village dont les responsables le désignent comme chef. Il fonde une dynastie. Jean-Pierre Magnant cite ce mythe de fondation à l'origine de chefferies nouvelles, « qui soumièrent de nombreux villages à leur pouvoir grâce à la possession d'une force armée fondée sur une cavalerie ». Ces chefferies sont situées au nord du fleuve Mandoul. La même légende se retrouve à Bédiondo, à Bodo, à Baké au sud de Doba, mais aussi à Donomanga, à Mouroungoulay, à Bébédjia, etc. L'origine du cavalier n'est pas connue, mais elle est donnée comme lointaine. Les informations de Jean-Pierre Magnant proviennent de mémoires d'étudiants tchadiens, juristes pour la plupart, non publiés et difficiles d'accès, et nous n'avons pu encore nous procurer les textes des récits – s'ils ont été établis – qui seuls pourraient permettre une analyse comparative.

Bernard Lanne m'a confirmé par écrit l'extension de ce mythe :

« Il est commun à tous les groupes dits Sara, c'est-à-dire de l'est à l'ouest : les Sara-Kaba (plusieurs groupes réunis artificiellement sous ce nom), les Sara dits Madjingay, les Ngama, les Mbay (Moissala), les Nar (Békamba), les Bedjond ou Nangda (gens de Bédiondo), les Mango (nord de Doba), les Gor (Bodo, Béboto), les Gulay du nord de Koumra à l'est de Laï, les Murom (entre Laï et Doba), les Kaba de Goré et enfin la nébuleuse Ngambay où j'inclus les prétendus Laka ».

Un mémoire de Thomas Altoubam, sur Bébédjia au Logone oriental (ENA 1972-1973), donne une autre version de ce mythe :

« Un homme avait sept fils qui s'ennuyaient à mort auprès de lui. Aussi leur donna-t-il à chacun un cadeau symbolique : au premier une lance, au second un arc, au troisième un tambour, au quatrième le pouvoir de faire pleuvoir, au cinquième celui de se transformer en lion, au sixième un grand pouvoir sur la faune aquatique et au septième, le benjamin de la famille et celui qu'il chérissait le plus, une antilope-cheval.

« Aux yeux de ce dernier, ce cadeau était insignifiant. Que faire d'une antilope-cheval ? Rien à première vue. Voyant partir ses frères aînés à la conquête du vaste monde, notre benjamin décida lui aussi de partir à l'aventure, et c'est ainsi qu'un beau matin,

sans que son père le sût, il enfourcha son antilope-cheval et disparut.

« Il erra pendant des mois jusqu'au jour où il tomba sur un groupe de chasseurs qui voulaient enlever une belle jeune fille. Il se jeta dans la bagarre et dispersa les chasseurs. C'était la fille du roi. Celle-ci introduisit le héros auprès de son père qui, pour le remercier, le nomma membre du conseil et lui donna sa fille en mariage. À la mort du roi qui n'avait pas de descendants mâles, il devint roi et c'est un de ses fils qui découvrit Bébédjia. »

Magnant (1987 : 194) signale également un mythe de fondation mundang sans fournir de référence. J'ai noté de mon côté qu'un *tetel* était à l'origine des Mimi ab-tetel (population vivant à l'ouest des Zaghawa) sans avoir pu mener encore une enquête sur ce groupe. Voici donc quelques pistes nouvelles qui restent à prospecter.

Une information fournie par Nikolai Dobronravin enrichit encore le champ comparatif avec l'introduction de la légende de Kabrin Kabra (Arewa, Nigeria et Niger). Nous y retrouvons les principaux motifs déjà signalés : un tyran, le choix d'une antilope bubale comme monture (*dari* en haoussa), le tyran emporté vers l'ouest et déchiqueté par la végétation, la fondation de clans Arewa « zarmaïsés » par un des fils du tyran qui l'ont suivi. Dmitry Bondarev interprète le rôle de l'antilope comme celui d'un « cheval du monde parallèle ou surnaturel ».

Enfin, Igor de Garine s'interrogeant sur la domestication des animaux sauvages en Égypte m'a renvoyée à deux articles (Darby, Ghalioungui & Grivetti 1977, et Smith 1969) qui font état de sacrifices d'antilopes domestiquées en Égypte prédynastique et dynastique : inscriptions et représentations d'oryx, ibex, addax, bubale sur la tombe d'Idut à Saqqara, bas-relief représentant un ibex conduit par un licou (ornementé ?) vers le lieu du sacrifice sur la tombe de Mereruka également à Saqqara, os trouvés dans d'autres tombes, poteries préhistoriques peintes indiquant que les antilopes étaient engraisées dans des enclos avant d'être sacrifiées, etc. Autant de directions de recherche, ouvrant de nouvelles perspectives et qui mériteraient une approche pluridisciplinaire.

Que dire pour conclure ? Nous sommes en présence d'un mythe très fréquemment et très anciennement utilisé, au nord comme au sud du Tchad et dans les pays voisins. Il fournit un certain nombre de réponses aux hommes qui n'ont cessé de s'interroger sur leur identité : qui

sont-ils ? d'où viennent-ils ? Il fournit aussi des éléments d'ordre ethnographique et historique au chercheur qui prend la peine de l'analyser en contexte et de le décrypter avec rigueur. Mais il est loin de tout dire. Il abrège, il bifurque brusquement, il amplifie aussi pour frapper et nourrir l'imaginaire des hommes.

Le mythe zaghawa de l'antilope est à la fois le mythe de la délivrance d'un asservissement et le mythe de fondation du groupe des Arabes Zaghawa ou Djumbo. Mais les versions que nous avons recueillies proviennent toutes du groupe dont sont originaires les Arabes Zaghawa, et non des Arabes Zaghawa eux-mêmes. C'est sans doute ce qui explique l'importance donnée dans le corps du récit au pouvoir tyrannique du chef et à la rupture dynastique. Il conviendrait de voir ce qu'est devenu le mythe chez les Arabes Zaghawa eux-mêmes.

Le mythe dadjo est également un mythe de fondation, donnant naissance cette fois à des groupes fragmentés. Il a le même découpage que le mythe zaghawa : pouvoir tyrannique, délivrance, fondation. Le récit le plus anciennement recueilli (1931) émane du groupe d'origine, le récit collecté cinquante ans plus tard d'un des groupes fondés. Il conviendrait là aussi de poursuivre les enquêtes dans les différents groupes. Herrmann Jungraithmayr nous a signalé qu'il avait lui-même recueilli en langue dadjo, il y a quelques années, une version de ce mythe.

Chez les Zaghawa comme chez les Dadjo, le héros fondateur est un tyran, alors que dans le mythe sara, « réduit » à la seule partie « fondation », le héros fondateur est un homme sage et généreux. Toutefois nos informations sur ce mythe des groupes sara sont floues. Aucun récit ne semble avoir encore été recueilli. Les enquêtes restent donc à faire en contexte. Espérons que d'autres poursuivront cette recherche sur les relations de l'homme et de l'antilope, que ce soit l'antilope damalisque, l'antilope bubale, l'oryx ou l'antilope-cheval.



## Bibliographie

- DARBY W.J., GHALIOUNGUI P., GRIVETTI L., 1977 —  
*Food : The Gift of Osiris*, London, New York, San Francisco, Academic Press, vol. 1 : 228-235.
- HALTENORTH T., DILLER H., 1985 —  
*Mammifères d'Afrique et de Madagascar*, Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé.
- HUGOT P., 1997 —  
*La transhumance des Arabes Missirié et les batailles intertribales d'Oum Hadjer de 1947*, Paris, L'Harmattan (coll. Pour mieux connaître le Tchad).
- KEYSER P.-L. de, 1955 —  
*Les mammifères de l'Afrique noire française*, Dakar, Ifan, 2<sup>e</sup> éd.
- MACINTOSH 1931 —  
 A note on the Dago tribe, *Sudan Notes and Records*, 14 (2) : 171-177.
- MAGNANT J.-P., 1987 —  
*Terre sara, terre tchadienne*. Paris, L'Harmattan.
- SMITH H. S., 1969 —  
 Animal domestication and animal cult in dynastic Egypt. In Ucko P. J. & Dimbleby G.W. (eds) : *The domestication and exploitation of plants and animals*, Duckworth & Co : 307-14.
- TUBIANA M.-J., 1989 —  
 Mythe, histoire et permanence des problèmes politiques. À propos des « Arabes » Zaghawa. In *Graines de parole. Puissance du verbe et traditions orales, textes offerts à G. Calame-Griaule*, Paris, CNRS, 255-266.
- TUBIANA J. et M.-J., 1961 —  
*Contes zaghawa*, Paris, Les Quatre Jeudis, 206 p.